

Pierre Bruno

Le transfert : vices privés et vertus publiques

1/ L'expérience analytique, à distinguer de l'expérimentation qui, elle, s'autorise à prédire, ne peut avoir lieu sans le transfert. Si le transfert n'est pas le tout de l'expérience, il en est constituant.

Dans la configuration de la cure, il prend effet à partir de la " présence réelle " de l'analyste. Ce qui était mentalement lumineux, rhétoriquement admirable, irréfutablement argumenté, etc., avant la séance, devient le moment venu, dans la séance, bafouillage, lapsus, ratage, mutisme. A l'inverse, ce qui était, l'instant d'avant, désespoir d'une vacuité, peut se dissiper par une fulgurance inattendue. La liberté guide alors la parole.

Cette astreinte de corps à laquelle le transfert plie le sujet, avertit inauguralement celui-ci que l'exercice langagier, malgré ses vertus publiques, n'a pas le pouvoir, ni magique, ni religieux, ni scientifique, de dissoudre cette astreinte. Cet état de fait, déconcertant pour l'analysant dès le début de sa tâche, le reste jusqu'à la fin. En somme il y a, entre l'entrée dans l'expérience transférentielle qu'impose l'événement de la séance et le monologue intérieur auquel on s'adonne même si on ne fait pas une psychanalyse le même écart qu'entre ce qui nous arrive réellement et ce qui nous arrive en rêve. C'est le traitement de cet écart qui détermine la portée d'une psychanalyse.

Freud met très tôt en valeur la contradiction interne au transfert : sans lui pas de psychanalyse, mais avec lui pas de psychanalyse non plus. Ce n'est pas par hasard que j'emprunte à Hyacinthe Hirsch la forme de sa réplique à la remontrance d'un Rotschild supposé. Le désir du psychanalyste est du côté de Hyacinthe-Freud et non du Rotschild-Breuer. Il consiste à parier quand même sur la psychanalyse.

On sait aussi que Freud récuse une pseudo-solution qui consisterait à aseptiser cette " présence réelle " en neutralisant les effets du transfert, c'est-à-dire en transmettant à l'analysant la conviction qu'il peut contrôler son transfert aussi bien que l'analyste serait en mesure de le faire avec son contre-transfert. Par ailleurs, Freud mesure aussi la limite d'une solution, qui a pourtant sa pertinence et qui consiste à traiter l'effet transférentiel par un changement d'adresse, au moyen duquel le quiproquo et sa raison, seraient dévoilés. La répétitivité du transfert est certes peu contestable ; elle n'est pourtant pas décisive et peut même dévoyer la cure, car elle fait l'impasse sur le réel de la présence de l'analyste et réduit celui-ci à un leurre, responsable seulement d'une erreur sur la personne.

Lacan, dès avant même son séminaire sur le transfert, propose une réponse à cette aporie. Il fait la part entre une dimension imaginaire, qui incarcère la parole dans une référence à l'alter ego et une dimension symbolique dans laquelle, en principe, la parole ne se fonde que sur le crédit qu'elle s'accorde. D'un côté, la parole tourne à vide ou en vain, de l'autre, comme je l'évoquais d'entrée, elle peut s'émanciper de façon fulgurante. Or cette partition, grâce à laquelle Lacan forge le fameux binôme parole vide/parole pleine, a ceci de contestable que non seulement elle induit une idéalisation possible de la parole pleine, contraire à la définition

même qu'il donne de la structure, mais comporte aussi le risque de méconnaître que l'accrochage imaginaire du transfert, pour être trompeur, est en même temps révélateur. De ce fait il ne va pas spontanément disparaître avec l'effacement de la personne de l'analyste. Du moins, cet effacement de la personne demande à être élucidé en rapport avec ce qu'il en est, encore une fois, de la présence réelle de l'analyste.

Si celle-ci a un tel retentissement, d'un bout à l'autre de la cure, ce n'est donc pas seulement parce que l'analyste est pris pour un autre, c'est aussi et surtout parce que le sujet ajoute à cette présence un certain additif, qu'il impute à l'analyste, même s'il sait que cette imputation est fautive. L'Autre jouirait de sa castration. Cet axiome vaut pour le névrosé, vaut pour le psychotique (cf. Schreber).

2/ J'avais, quand j'étais au cartel de la passe, été saisi, j'en avais fait cas alors, par une phrase dite par une passante dans sa cure et rapportée par elle à ses passeurs, qui nous l'avaient enfin transmise.

Ce n'est pas que je négligeais, pour me faire un jugement, l'exigence d'une " intelligence globale de la cure ", ni que je cherchais une preuve absolue (bien que j'aie cité cette phrase dans un texte intitulé " Le sésame du oui "). Non. Ce qui m'avait saisi et me saisit toujours, dans cette phrase, est une énonciation ayant la forme d'une réponse anticipée à ce que, nous analystes, par structure, oublions, à savoir le transfert de l'analyste. Cette phrase était : " Vous ne pouvez plus compter sur moi " et s'adressait explicitement à l'analyste.

J'ai retenu cette phrase parce qu'elle échappait à ce qu'on pouvait induire ou déduire (les deux ici se valent) de ce qui avait déjà été dit par l'analysante. On attendait qu'elle dise quelque chose portant sur son transfert à elle, par exemple, comme fréquemment, " j'ai décidé de me passer de vous ". Ça c'est la phrase qu'on peut imaginer.

Or, la phrase réelle est celle qu'on ne peut imaginer, puisqu'elle se présente, je l'ai dit, comme réponse à une question qui n'a pas été posée, mais qu'on peut reconstituer, pour l'attribuer à l'analyste : Est-ce que je peux encore compter sur vous?

Lors d'un forum récent, à Paris, notre collègue Diana Rabinovich nous a rappelé que la difficulté du deuil tenait au fait que nous ne pouvions pas sans mal renoncer à causer le désir du partenaire perdu. Ce rappel est particulièrement propice dans l'exemple que j'évoque.

Pour le dire avec le maximum de netteté, le problème est celui de la jouissance, côté analyste, du lien qu'il entretient avec l'analysant. La phénoménologie de cette jouissance a un large spectre : de l'ennui à la complaisance.

Je reviens alors à mon exemple, puisque, dans la psychanalyse, un exemple est paradigme ou ne vaut rien. Avec sa phrase, l'analysante renvoie l'analyste à la jouissance qu'elle lui impute, mais dont elle marque ainsi qu'elle est séparée de la sienne. Cette phrase fait littoral entre la jouissance du sujet et celle de l'Autre. Peu importe si l'Autre jouit et comment, l'analysante s'en désintéresse, elle en prévient seulement l'analyste (c'est un trait de la franchise féminine ou d'affection protectrice).

3/ Je n'ai pas, depuis presque trois ans, cessé d'entendre siffler mes oreilles, pour avoir mis en avant, dans ma lettre aux collègues du collège de la passe puis à Bruxelles, le père réel. Comment peut-on rencontrer, sinon en l'imaginarisant, un opérateur logique, me questionnaient les mieux disposés. Les autres, qui m'accusaient de vouloir sauver le père du

parricide, je ne peux que leur souhaiter de se réveiller un jour de leur contresens. Je ne me plains ni des uns, ni des autres, car je leur dois d'y voir clair aujourd'hui. Le père réel (celui de Télévision et de la suite) n'est autre que ce qui reste du père quand le sujet a fait l'épreuve que la jouissance qu'il lui imputait, en exerçant la castration, était sa propre jouissance de sujet. Ce franchissement consiste dans un détachement, au moins partiel, de la pulsion et de son enveloppement fantasmatique.

Sur cette base, nous pouvons élucider ce que veut dire liquidation du transfert versus résolution du transfert. Cette élucidation sera d'autant plus salubre que le brouillard entretenu sur cette question dans l'ECF a favorisé l'ajout d'une note inquiétante aux sifflements d'oreille auxquels je ne doute pas que Marc Strauss ait été, comme moi, sujet. La première implique que le sujet veuille se soustraire au désir de l'Autre, pour ne pas avoir à y reconnaître le sien. L'issue correspondante, telle qu'isolée précisément par Lacan, p. 429 des Ecrits, dans " La chose freudienne ", est celle de "l'éjection de l'objet ", qui a pour conséquence une hypomanie transitoire. Cette issue est mentionnée, je le dis à toutes fins utiles, entre deux autres issues : la pseudo-réalisation du fantasme sous la forme d'acting out, et l'hypocondrie a minima. Les dieux reconnaîtront les leurs¹. Or, tout montre que l'éjection de l'objet n'est pas incompatible avec le maintien d'une hainamoration et qu'elle risque au contraire d'alimenter la consistance de l'objet jusqu'à l'obscurantisme agalmatique. Ne méprisons pas cependant cette issue. C'est une fin qui comporte un vice privé mais peut avoir une vertu publique. Reste que c'est une opération alchimique. Le transfert, liquidé, voire liquéfié, se solidifie de nouveau. A partir de quoi on croit avoir vaincu définitivement le moulin à vent du transfert zéro. Soit. Il en va tout autrement avec la résolution du transfert, dont il faut considérer qu'elle est la seule issue satisfaisante.

Cette résolution implique une passe puisqu'une séparation avec la jouissance de l'Autre doit avoir eu lieu. Cette séparation est repérable, soit directement dans un franchissement d'angoisse (où le déchiffrement d'un cauchemar a toute sa place), soit indirectement dans ce qu'elle permet d'un vouloir nouveau du sujet acquis à la transcendance du symptôme. En tout cas, dans cette opération, il y a un reste : l'ininterprétable de la présence réelle de l'analyste.

4/ Un mot encore : la psychanalyse opère dans un milieu qui, on mesure à ça l'avance de Freud, se situe dans les sphères inférieures de l'Achéron, là où mijote la marmite au contenu mystérieux, la marmite de l'identification primaire.

Peut-on parler à ce propos d'un transfert inaugural de jouissance – j'entends quand on tombe dans cette marmite ? Le fait est que la boulimie par exemple doit être constituée comme symptôme, au travers de l'anorexie bien sûr, pour pouvoir céder. Car la boulimie, dans son essence, c'est manger du père jusqu'à plus faim. On peut déduire de cette boulimie que le repas totémique s'est mal passé, ou même qu'il a été carrément sauté.

L'identification primaire est ainsi une identification d'ordre culinaire.

Entre Dora la suçoteuse, Jeanne la Folle qui fétichise le cadavre de son roi bien-aimé et Penthésilée, qui, dans la création de Kleist, dévore cru le frais cadavre de son bien-aimé Achille, la psychanalyse, me semble-t-il, choisit d'être kleistienne. Je veux dire : elle choisit d'écrire ce qui devrait se passer si nous n'étions pas des animaux parasités par le langage.

¹ Dans un texte intitulé " Conjonctures de sortie " et portant sur la passe parfaite (26 juin 1993), Jacques-Alain Miller avance l'expression d'" expulsion subjective ". Il serait indispensable d'étudier attentivement le ressort de cette conception.